

Dominique KALIFA, Philippe RÉGNIER, Marie-Ève THERENTY, Alain VAILLANT, dirs, *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*

Paris, Nouveau Monde Éd., coll. Opus Magnum, 2011, 1760 p.

Marieke Stein



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8567>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.8567](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8567)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2013

Pagination : 452-455

ISBN : 978-2-8143-0162-7

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Marieke Stein, « Dominique KALIFA, Philippe RÉGNIER, Marie-Ève THERENTY, Alain VAILLANT, dirs, *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle* », *Questions de communication* [En ligne], 23 | 2013, mis en ligne le 30 septembre 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8567> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8567>

ont « pour les citoyens des valeurs de preuve, de témoignage et d'information » (p. 94). Cette déclaration cherche quatre niveaux d'approbation inclusive : individuel, institutionnel, national et international.

Marie-Laurence Dubois (pp. 105-112) expose clairement l'usage des archives comme instrument de la démocratie. En effet, elles donnent accès à toutes sortes d'informations (il s'agit de la libre communicabilité) et sont « un service de mémoire rendu à la société » (p. 105). Leur utilité est une meilleure connaissance du passé et une aide à la réflexion pour concevoir l'avenir.

Cependant, l'archiviste joue un rôle primordial dans l'utilisation des archives. Ainsi Thierry Delplancq (pp. 113-118) réfléchit-il aux conditions que les archivistes doivent pouvoir mobiliser pour mener à bien leur exercice. Michel Molitor (pp. 119-126) présente le projet du portail de documentation consacré aux intellectuels chrétiens en Belgique francophone au XX^e siècle, dans lequel les archivistes ont une quadruple mission : l'identification des personnes, la collecte de leurs archives, le traitement et la communication des archives. Il est aussi nécessaire de se doter d'une stratégie d'archivage pour renouer avec le public et répondre au passage au numérique. Helen Wallenda et Jacqueline Kavanach (pp. 127-136) ont travaillé sur les archives de la BBC en se situant simultanément entre la recherche et la pédagogie, le divertissement et le plaisir et, enfin, entre la famille et la communauté. Quant à Nicola Mazzanti (pp. 137-140), il a travaillé sur la cinémathèque royale de Belgique. En exposant toute l'inaccessibilité du cinéma d'hier, il a affirmé que, dorénavant, « tout doit être disponible toujours et partout » (p. 139) et que cela passe par un changement des mécanismes d'acquisition, une numérisation en masse, la définition de nouveaux modèles d'accès et une reconversion technologique. Concernant le service d'archive, Catherine Oudin (pp. 141-148) met en lumière le fait que la valorisation ne se superpose pas à cette mission mais y est intimement liée. Ainsi tout doit-il tendre vers la réponse aux demandes d'ordres opérationnel, administratif, judiciaire, historique et médiatique.

Ensuite, Xavier Laubie (pp. 149-164) expose les articulations entre les archives et la logique pédagogique en centrant son analyse sur le cas des itinéraires pédagogiques, qui ne sont autres que des sujets spécifiques et identifiés par un objectif pédagogique précis dont le parcours d'apprentissage est évolutif et progressif. Les archives prennent en compte « trois balises fondamentales : le public, les objectifs et les outils » (p. 154). De plus, le questionnement des archives

redonne vie aux documents et la confrontation entre le document original et celui numérisé est « source d'approfondissement sur la place et le rôle des archives dans l'étude de l'histoire » (p. 161). C'est dans cette même perspective que Jean-Marie Yante (pp. 165-174) a travaillé sur la réutilisation des données, à partir du Musée administratif international de Bruxelles (1920-1934). Enfin, François Burgy (pp. 175-184) évoque les grandes évolutions qui marquent le monde des archives. Pour l'auteur, il y a une mise à disposition avant une mise en valeur, et celle-ci passe par la diffusion et la transmission d'une information que le web publie plus facilement et plus rapidement. L'accès aux informations installe donc « une société démocratique dont le contrôle se fait *a posteriori* par les Citoyens » (p. 178).

Cet ouvrage permet d'explorer, avec divers exemples, l'ère des méta-savoirs que constituent les différents modes d'organisation et d'accès aux savoirs, ici représentés par les archives. Ainsi peut-on prendre conscience de la teneur de celles-ci par l'enjeu de leur valorisation, qui n'est autre que l'actualisation des traces anciennes pour qu'elles demeurent pertinentes au regard des préoccupations du présent et sans en dénaturer la signification originale. Aujourd'hui, la valorisation des archives passe par leur virtualisation dans le but d'éviter la disparition de la mémoire. Leur reprise et leur interprétation libre sont des moteurs de la vie et de la culture puisque valoriser, c'est ouvrir.

Anthony Michel

CREM, université de Lorraine, F-57000
michelanthony@yahoo.fr

Dominique KALIFA, Philippe RÉGNIER, Marie-Ève THERENTY, Alain VAILLANT, dirs, *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle.*

Paris, Nouveau Monde Éd., coll. Opus Magnum, 2011, 1760 p.

Matériellement déjà, l'ouvrage impressionne : 1760 pages, plus d'un kilogramme, le tout sur un papier très fin, imprimé en petits caractères. Son contenu est plus imposant encore : 118 contributions écrites par 61 auteurs et magistralement rassemblées, ordonnées, orchestrées par quatre directeurs appartenant à des spécialités différentes – ici décloisonnées avec bonheur et vraiment complémentaires : Dominique Kalifa, professeur d'histoire à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne, Philippe Régnier, directeur de recherche au Centre national de la recherche scientifique, Marie-Ève Therenty et Alain Vaillant, professeurs de littérature française, respectivement à l'université Paul-Valéry Montpellier 3 et à l'université Paris Ouest Nanterre La Défense.

Il n'en fallait pas moins pour remplir aussi bien la vaste ambition de cette somme : proposer une histoire à la fois surplombante et détaillée de l'entrée de la société française dans l'ère médiatique ; cerner, décrire, expliquer la profonde mutation sociale et culturelle provoquée par l'essor de la presse au XIX^e siècle. À l'origine du projet, une conviction, exprimée par Dominique Kalifa dans son introduction : l'essor du journal, qui se joue pour l'essentiel entre 1800 et la Grande Guerre, a profondément modifié les activités sociales, économiques, politiques, culturelles, et a ainsi produit plus qu'une culture, une « civilisation du journal » qui émerge à la faveur d'une « mutation anthropologique majeure, aux sources de notre modernité médiatique » (p. 7).

Pour cerner ce processus et mesurer les effets du journal sur la société, il fallait revitaliser l'histoire de la presse qui, certes, a beaucoup évolué : historique, politique ou littéraire à ses origines, puis économique avant de faire appel, à compter de la seconde moitié du XX^e siècle, à d'autres approches (lexicologie, sémiologie, sémantique qualitative...), l'histoire de la presse a été enrichie par les sciences de l'information et de la communication, à travers, par exemple, les travaux de Michael Palmer ou de Jean-Noël Jeanneney. Mais les approches modernes de l'histoire des médias (la *médiologie*), attentives aux questions techniques, aux modalités de diffusion et de réception des médias, se sont essentiellement concentrées sur le XX^e siècle, quitte à considérer le XIX^e siècle comme une sorte de *préhistoire* des médias. Au contraire, réfutant cet implicite de la recherche actuelle, les chercheurs réunis autour de Dominique Kalifa entendent montrer à quel point ce siècle a été fondateur de notre modernité culturelle. D'où ce volume, dédié à une vaste histoire culturelle de la presse du XIX^e siècle, qui propose simultanément un tableau d'ensemble et une description détaillée et circonscrite du journal entre 1800 et 1914. Attentive aux aspects matériels, techniques, économiques, sociopolitiques de l'univers périodique, cette histoire se propose d'examiner aussi les « effets culturels de la nouvelle offre périodique » (p. 13) et son rôle dans l'émergence de nouvelles identités sociales, professionnelles, politiques... ainsi que dans le devenir même de la littérature et des beaux-arts. Tout cela, évidemment, dans une perspective diachronique.

L'entreprise étant vaste et son objet protéiforme, Dominique Kalifa la définit par ce qu'elle ne devait pas être : une nouvelle histoire littéraire des journalistes, selon la perspective monographique longtemps en vigueur. C'est d'un véritable changement de perspective qu'il s'agit : examiner précisément comment le

périodique a induit un nouveau régime de littérarité (sensible dès le tournant de 1830), dans lequel le texte est passé d'un modèle discursif (ou rhétorique) à un nouveau modèle « textuel », l'œuvre se donnant non plus comme transcription d'une parole, mais comme objet médiatisé. Or, si le livre est, certes, l'un des instruments de cette mutation, la presse en est le principal. « Médiatique, périodique, collectif » (p. 17), le journal est un instrument de médiation non plus entre un auteur et ses lecteurs, mais entre des groupes de personnes ; il est une parole plurielle, insérée dans un système complexe d'interlocution ; il induit un nouveau rapport de la société au temps et au réel : l'histoire de la presse ne peut donc que s'inscrire dans une « histoire de la communication humaine et, notamment, de la communication littéraire » (p. 19) qui abolisse les frontières disciplinaires entre chercheurs en littérature, historiens et spécialistes des médias. De fait, la variété des approches et l'abolition des frontières disciplinaires est l'une des forces de *La Civilisation du journal* : conformément au projet liminaire, les contributions s'intéressent à tous les aspects de toutes les sortes de publications périodiques du XIX^e et du premier XX^e siècle, pour s'attacher à décrire, toutes ensemble et chacune différemment, la dynamique d'un véritable « océan textuel » (p. 19) qui est celui de la presse écrite française.

« Océan textuel », telle est aussi *La Civilisation du journal*, et le lecteur s'y immerge avec bonheur et sans trop s'y perdre, car sa matière foisonnante est habilement canalisée par une structure d'ensemble bien conçue. Le volume est constitué de quatre grandes parties, qui vont globalement de synthèses liminaires sur « les conditions concrètes de l'activité journalistique » (p. 20), c'est-à-dire ses aspects matériels, législatifs, financiers..., vers une étude minutieuse des formes et registres de l'écriture de presse (l'article de tête, l'article de fond, écrire pour informer, pour raconter, pour divertir...) avant de rassembler tous ces savoirs en des interrogations plus larges sur la manière dont l'essor du journal et, plus largement, de l'écriture périodique, a modifié le rapport des hommes au temps – Marie-Ève Therenty (pp. 1309-1318) –, au quotidien – Dominique Kalifa (pp. 1329-1340) –, à l'art, à la littérature, à la vie sociale et politique...

Plus précisément, une première partie, « L'exercice de la presse au XIX^e siècle » (pp. 23-212), permet au lecteur d'aborder cet univers dans ses aspects matériels et ses usages – Judith Lyon-Caen (pp. 23-60), sa législation – Vincent Robert (pp. 31-96) –, ses caractéristiques techniques et ses enjeux financiers – Gilles Feyel (pp. 141-180) –, sa commercialisation et sa diffusion

– Gilles Feyel et Benoît Lenoble (pp. 181-211) ; le spécialiste lui-même y glane quantité d'informations précises (le montant des recettes publicitaires et le budget détaillé de plusieurs journaux, l'évolution du prix du timbre de 1796 à 1908, etc., dans la riche contribution de Gilles Feyel – pp. 141-180 ; l'évolution du nombre d'abonnements et de ventes au numéro dans toute la France, dans celle de Gilles Feyel et Benoît Lenoble – pp. 181-211...).

Après ce tableau tant surplombant qu'extrêmement précis de la presse vue comme activité économique, la seconde partie a un titre un peu vague, « Le mouvement de la presse au ^{xix}^e siècle » (pp. 213-614), mais signifiant : toutes les contributions qui y prennent place insistent sur l'aspect dynamique d'une presse qui n'a rien d'homogène, ni de constant. La première section, « Périodiser » (pp. 213-267), dégage les principales scissions internes à l'histoire de la presse, à travers notamment un texte de Vincent Robert (pp. pp. 213-248) résumant brillamment les lignes de force d'une histoire politique des journaux qui pourrait remplir, à elle seule, un volume entier. Une seconde section, « Inventorier » (pp. pp. 269-614), dresse une typologie des périodiques (le quotidien, le journal militant, la revue, la petite revue), typologie d'autant plus pertinente que tous les contributeurs remémore l'indécision générique qui caractérisa longtemps les journaux et les rubriques et la porosité des frontières entre les genres journalistiques jusqu'à leur relative stabilisation vers la fin du siècle. Soucieux de ne jamais réduire la complexité et la richesse de l'univers médiatique du ^{xix}^e siècle, les auteurs de cette section déclinent une « typologie historique des périodiques » (p. 268) en décrivant avec finesse le quotidien – Marie-Ève Therenty, Dominique Kalifa, Alain Vaillant (pp. 269-294) –, la presse littéraire – Alain Vaillant (pp. 317-332) –, la revue – Thomas Loué (pp. 333-352) –, la presse de vulgarisation – Marie-Laure Aurenche (pp. 383-416) –, la presse catholique, la presse illustrée (avec des illustrations)...

La troisième partie (pp. 615-1308) s'intéresse de près aux formes et aux registres de l'écriture journalistique, décrivant aussi bien l'organisation du travail des rédactions que les multiples visées de l'écriture de presse – informer, instruire, raconter, divertir... –, sans oublier d'accorder sa place à l'illustration de presse – Fabrice Erre (pp. 835-850), Thierry Gervais (pp. 851-864) –, avant de raconter l'évolution des rubriques (chronique, article de fond, rubrique des sports...). Cette troisième partie s'achève sur une quarantaine d'articles consacrés aux principales « figures » du journalisme, des plus connues (Charles-Augustin Sainte-Beuve, Émile Zola, Guy de Maupassant, Jean

Jaurès) à celles qui ont été plus ou moins oubliées (Julien L. Geoffroy, Étienne de Jouy, Séverine). Il s'agit de petites biographies plus traditionnelles, mais dont un panorama aussi complet que celui que se propose de tracer *La Civilisation du journal* ne pouvait se dispenser.

La dernière partie, « La culture de la presse au ^{xix}^e siècle » (pp. 1309-1606), reprend de la hauteur en abordant des problématiques transversales fondamentales : question des modifications que l'écrit périodique a imposé à la perception sociale et individuelle du temps – Marie-Ève Therenty (pp. 1309-1318) ; genèse de la notion d'opinion et lien de cette notion avec la presse – Pierre Karla-Cohen (pp. 1355-1366) ; place de la presse dans la constitution des identités nationales, culturelles, sociales et de genre ; mutations produites par la presse dans les débats et la pensée scientifique, philosophique et, évidemment, littéraire et esthétique ; modification de la définition même de la littérature et de l'écrivain, devenus, à leur tour, objets médiatiques. Autant de contributions qui éclairent et stimulent la pensée, et ne laissent de côté aucune des problématiques liées à l'entrée dans la modernité littéraire.

Donnant l'impression d'une exhaustivité thématique, l'ouvrage réussit à être intéressant de bout en bout, malgré d'inévitables répétitions (la création de *La Presse* par Émile Girardin en 1836 est maintes fois rappelée, comme l'importance du *Petit Journal* d'Albert Millaud dans l'évolution générale des périodiques, mais il s'agit là de repères fondamentaux). Peut-être que les spécialistes d'un thème précis, quel qu'il soit (la législation de la presse, le reportage, Louis Veullot...), n'apprendront-ils pas grand-chose s'ils se limitent à l'article consacré à leur objet : *La Civilisation du journal* permet surtout un surplomb, même si l'ouvrage réussit le pari d'être également très circonstancié. Mais il sera plus intéressant encore dans le cadre d'une lecture au long cours qui fera découvrir au lecteur un univers riche et vivant. Car la force de *La Civilisation du journal* est vraiment d'épuiser l'univers du périodique au ^{xix}^e siècle, sans en négliger aucun aspect, qu'il soit très général (l'importance de la législation sur la forme des périodiques et leurs contenus, le « rubricage », les choix d'écriture...) ou presque anecdotique (comme le montant du salaire des crieurs parisiens). Au-delà même de la valeur informative du volume, les interrogations qu'il formule sur l'ère médiatique ouverte par le journal au ^{xix}^e sont vivifiantes : les contributions posent toutes des questions (et proposent des réponses) sur des sujets bien plus larges que ne l'annonce leur titre : nombre d'entre elles interrogent autant qu'elles expliquent, sans jamais chercher à aplanir les difficultés, ni à réduire la foisonnante diversité de leurs objets.

La Civilisation du journal est une publication de premier plan, dans le domaine des études médiatiques comme dans celui des études littéraires – d'autant plus que cette distinction y est abolie. Les deux index, les illustrations et, surtout, les 1 350 références de sa bibliographie en fin de volume contribuent à en faire un ouvrage indispensable aux chercheurs, mais cette « somme » est tout autant à conseiller aux étudiants et aux simples amateurs de la presse, tant l'ouvrage est complet, divers et – ce qui ne gâche rien – agréable à lire.

Marieke Stein

CREM, université de Lorraine, F-57000
marieke.stein@wanadoo.fr

Alain LALLEMAND, *Journalisme narratif en pratique.*

Bruxelles, De Boeck, coll. Info & Com, 2011, 223 p.

Alain Lallemand est grand reporter au quotidien bruxellois *Le Soir*, spécialiste des groupes criminels, des réseaux clandestins et guérillas et auteur de *N'oubliez pas le guide* (Avin, L. Wilquin, 2007) – un récit sur la relation entre un journaliste et son guide arabe jusqu'à la mort de ce dernier – et de *L'Organizatsiya* (Paris, Calmann-Lévy, 1996) – un livre sur la mafia russe. En choisissant Peter Arnett (prix Pulitzer 1996 pour sa couverture de la guerre du Vietnam) pour préfacer son ouvrage (pp. 7-20), l'auteur veut montrer l'importance de l'implication réelle du reporter dans les missions qu'il est appelé à couvrir. Peter Arnett a couvert des zones de conflits du Vietnam à l'Afghanistan en passant par l'Irak, le Salvador, l'Iran, le Nicaragua, le Liban et la Guyane. Dès les premières pages, son expérience permet d'aborder et décrit le métier de reporter de guerre et l'ouvrage traduit bien l'assertion qu'on trouve dans *N'oubliez pas le guide*, « il n'y a pas de journalisme sans entretien amoureux ». Il est composé de huit chapitres, d'un glossaire et d'une bibliographie/webographie.

Le premier roman de l'auteur, *La femme héroïne* (Alian Lallemand, Bruxelles, L. Wilquin, 2007), a puisé dans les sources du reportage de terrain en retraçant le double assassinat – réel – d'une coopérante belge, Hélène De Beir, travaillant pour Médecins sans frontières – d'ailleurs, une fondation portant son nom a pour devise « Résistez à l'injustice, à la haine, à la peur et à la bêtise ! » (accès : <http://www.helenedebeirfoundation.org/fr/>; consulté le 14/03/13) –, et de la journaliste Maria Grazia Cutilli du quotidien italien *Corriere della Sera*.

Dans le premier chapitre (pp. 21-47), « Les fondamentaux du récit » – composé de quatre sous-chapitres : « L'âge de la non-fiction » (pp. 24-31), « Tentative de

définition » (pp. 31-34), « Comment déceler le récit ? » (pp. 34-39) et « En chasse ! » (pp. 39-47) –, l'auteur plonge dans le « souffle du réel » (p. 43). « L'action est le maître-mot du récit journalistique » (p. 21), telle est la quintessence de ces fondamentaux. En retraçant l'âge d'or de la non-fiction à travers des rédacteurs célèbres dont Ernest Hemingway, Albert Londres, Joseph Kessel, François-Jean Armorin et David Finkel, Alain Lallemand montre comment le reporter-journaliste « s'abandonne dans l'action, "l'expérimente, la digère" » (p. 23).

Selon l'auteur, l'héritage de Léon Tolstoï – qui, au XIX^e siècle, couvrit le siège de Sébastopol par ses récits, diffusés en langue française dans le journal bruxellois *Le Nord* – et celui de Rudyard Kipling – sous forme de roman avec des articles publiés dans *Civil and Military Gazette* de Lahore – ont influencé la pratique du récit journalistique. Aujourd'hui, les sources d'inspiration se trouvent chez des auteurs tels Jon Krakauer – qui a relaté son ascension du mont Everest dans le récit *Tragédie à l'Everest* (Paris, Presses de la Cité, 1998) – et Anderson Cooper – figure emblématique du journalisme et de la télévision américaine, chef d'antenne du *Anderson Cooper 360°* sur la célèbre chaîne américaine Cable News Network (CNN) possédant, depuis le 11 septembre 2011, sa propre émission de débat ou *talk-show*, *Anderson*.

En faisant le pari de rassembler dans une même analyse le romancier Truman Capote, le reporter Gay Talese et Tom Wolfe, le jeune auteur américain innove en inventant la littérature de non-fiction, fondée sur le réel et l'enquête journalistique. Selon lui, celle-ci offre plus de possibilités : « le réel peut-être mis en scène et non plus froidement relaté ; la première personne du singulier est adéquate pour rendre le point de vue des protagonistes ; le délai démonstratif est plus efficace que l'affirmation ; la restitution de dialogues entiers est préalable à des citations incomplètes noyées dans un paragraphe » (p. 28).

Ceci marque « le triomphe discret du récit [qui s'impose] comme un monde dominant d'écriture journalistique à l'occasion de la guerre du Vietnam » (pp. 28-29). En prenant comme métaphore le « *slam* ou *crowd surf*, cette technique consistant à se laisser porter physiquement par la foule lors des concerts » (p. 23), l'auteur s'attarde sur un élément fondamental du récit journalistique, l'abandon. Ceci est tellement vrai que même « CNN forme actuellement ses équipes à des reportages plus européens – avec plus de sons d'ambiance, une qualité d'images et de commentaires plus recherchée » (Loïc de la Mornais, « CNN, un modèle